

velle des marchandises américaines, désormais importées dans l'île en franchise ou à prix réduit.

Il n'y a pas apparence que l'effet de ce nouvel état de choses doive être sensible. Il faut se rappeler que la généralité des marchandises espagnoles sont admises en franchise dans la colonie, ou au moins elles ne payent actuellement qu'un dixième des taxes fixées par le tarif général, et elles seront entièrement franches de tout droit après le mois de juillet 1892. Or, nous voyons d'après les relevés de douane, que les principaux articles d'exportation d'Espagne pour Cuba sont les bottes et souliers, les cotonnades, les vins et la farine. Aucun de ces articles n'est compris dans la catégorie des franchises du nouveau traité. Ainsi, la farine espagnole est admise gratuitement ; celle des États-Unis payera un dollar pour cent kilos, c'est-à-dire un demi-sou par livre. Les cotonnades, les bottes et les souliers venant des États-Unis jouiront d'une réduction de 25 p. c. sur le tarif général, mais comme le tarif général est très élevé sur ces articles, la réduction laisse encore un avantage considérable aux marchandises similaires venant d'Espagne.

On fait remarquer comme conséquence que le malaise qu'éprouvent les fabricants espagnols n'est pas justifié et que les réclamations contre le traité ne sont pas fondées. Leurs intérêts ont été sauvegardés par leur gouvernement, et si, dit *l'Evening Post*, dans les conditions actuelles ils ne peuvent pas soutenir la concurrence, ils n'ont vraiment pas droit de s'en plaindre, et ils doivent s'en prendre à l'état de leur industrie.

* * *

Le président des États-Unis a chargé un officier de la marine, le lieutenant MacCarty Little, de se rendre en Espagne pour diriger la construction d'un fac-simile de la caravelle *Santa Maria*, sur laquelle Christophe Colomb a fait son voyage de découverte.

Cette intéressante reproduction est destinée à l'exposition de Chicago. Le petit navire sera monté par des marins espagnols portant le costume de l'équipage de Christophe Colomb. Toutes les parties du bâtiment, y compris la mâture, la voilure et le gréement seront exactement semblables à ceux du temps. Il apparaîtra pour la première dans la grande revue navale qui aura lieu dans le port de New-York, et il sera salué par l'artillerie des navires représentant la marine de tous les pays.

Après la revue navale, la caravelle sera transférée solennellement, au nom du gouvernement espagnol, au président des États-Unis, puis elle sera remorquée par les canaux et les lacs jusqu'à Chicago. Enfin, à la fin de l'exposition, elle sera conduite à Washington et ancrée dans un des nouveaux bassins du Potomac, dans le parc situé au sud de la Maison Blanche.

Il n'y a, du reste, aucune autre nouvelle intéressante se rapportant à l'exposition, si ce n'est que les travaux de construction se poursuivent sans encombre, ce qui est assurément la meilleure nouvelle qu'on puisse attendre.

A. D'ANDEVILLE.

CHRONIQUE

LES FEMMES ET LES QUESTIONS SÉRIEUSES

Je cherchais, en pensant à vous, un sujet pour une prochaine causerie. J'avais probablement l'air plus sérieux qu'il n'est nécessaire, en examinant les divers groupes qui m'entouraient, lorsqu'un homme grave, qui me connaissait assez pour m'adresser cette question, me dit en passant près de moi :

— Mais à quoi pensez-vous donc ainsi ? On pourrait dire de vous, comme on le disait ce soir de ma cuisinière, que vous avez laissé brûler toute votre cuisine.

— Non, certes, je ne l'ai pas laissé brûler, dis-je en reprenant la gaité de mes allures ; mais j'en cherche en ce moment les éléments, ce qui n'est pas moins difficile que de l'empêcher de brûler.

— Ah ! oui, votre éternelle question de l'éduca-

tion et du développement intellectuel des femmes ! reprit mon vieux grondeur ; mais pendant que vous y êtes et que l'on vous écoute si bien, madame la prêchante, pourquoi ne leur donnez-vous pas des leçons sur la politique, en leur apprenant ce qu'il leur faudra prochainement faire lorsqu'elles seront députées, peut-être même ministres.

— Voyons, ne raillons pas, repris-je, vous prouveriez ainsi que vous n'avez aucune bonne raison à donner pour me contredire et discuter sur ce que vous appelez mes sermons.

Au lieu de rire quant même, comme vous le faites, lorsqu'on parle devant vous d'occuper les femmes de questions plus sérieuses que celles qui concernent leurs toilettes ou leurs plaisirs, justifiez pleinement la prétention que vous avez à être un homme sérieux et grave, en réfléchissant à ce que vous critiquez sans avoir pris la peine de l'examiner.

Il est une vérité qu'il vous est au moins impossible de nier, c'est que nous sommes à une époque où le besoin de s'instruire possède tout le monde, et qu'il serait bien étrange que l'on obligeât, par système, les femmes à se tenir à l'écart de ce mouvement qui les intéresse tout autant que les hommes,

Est-ce qu'elles ne se servent pas, à chaque minute, à chaque pas, des découvertes nouvelles ? N'ont-elles pas sous la main les allumettes chimiques, le télégraphe électrique, le téléphone, etc., etc. ?

Que pouvez-vous donc trouver d'extraordinaire à ce qu'elles veuillent savoir ce que c'est que la chimie, l'acoustique et l'électricité ? Et, quand elles savent un peu... pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles pensent, elles aussi, que l'on ne peut se tenir droite sur un seul pied, et que le second doit, nécessairement, suivre le premier pour que l'équilibre soit complet ?

Mais je n'ai nullement l'intention, je vous assure, de parler par métaphores, et je trouve bien plus simple de vous dire que l'homme doit prouver son affection et plus encore son estime à la femme, en l'élevant à la hauteur de son intelligence, au lieu de l'abaisser, pour se donner le plaisir de rire d'aspirations dont il rend la réalisation impossible. — Croyez-vous que le plaisir que peut avoir un mari de dire à sa femme : " Ne te mêles donc pas de parler de ces questions là, tu ne saurais rien y comprendre ", peut être comparé à l'ennui qu'il éprouvera en lui entendant dire des balourdises sur ces choses qu'elle ne peut en effet comprendre, et dont elle voudra se mêler d'autant plus qu'elle ne sait pas ?

Quelle différence, au contraire, si, ayant une femme instruite, il trouve en elle un compétiteur agréable et éclairé, pouvant lui donner la réplique et apporter parfois la lumière sur des questions que seul, il n'aurait su comprendre ou élucider.

— Peut-être auriez-vous une apparence de raison, me répondit mon interlocuteur, si les femmes n'étaient pas extrêmes en tout : et si, du moment où on leur laisserait entrevoir la possibilité de devenir quelque chose par elles-mêmes, on ne les savait pas disposées à tout accaparer à leur profit ?

— Et pourquoi feriez-vous ce profit séparé de vos intérêts à vous-même ? demandai-je ?

— Pourquoi faut-il que au lieu d'unir les facultés de l'un et de l'autre sexe au bonheur général de la famille, vous vouliez absolument une guerre permanente entre celui qui se croit le plus fort et celle qui, par cela même, doit se sentir plus faible ?

— Non, du moment où il y aura justice et équilibre, chacun conservera avec joie la place que la nature elle-même a pris soin de lui assigner. La femme alors, plus elle sera instruite et éclairée, plus elle acceptera volontairement son rôle de femme, et surtout son rôle de mère.

Elle voudra devenir savante alors ; mais ce sera pour apprendre à son fils quels sont ses devoirs dans la vie ; elle cultivera son esprit pour ouvrir plus grande l'intelligence de l'enfant qui lui est confié ; et elle se fera tout amour, pour apprendre à aimer à celui qu'elle aime. Et...

— Mais madame, en cherchant à me convaincre, ce à quoi peut être n'arriveriez-vous jamais, vous avez oublié, vous aussi, votre grave préoccupation de tout à l'heure et votre prochaine causerie.

— Oh ! je n'ai plus besoin de chercher, cher monsieur, vous m'avez vous-même aidée à la faire et je vous en remercie, répliquai-je en riant.

CATHERINE PARR.

LES FOINS

Au clair appel du coq chantant sur son perchoir
Les faucheurs se sont mis à l'œuvre, et la prairie
Dans la blanche rosée a déjà laissé choir,
Derrière eux, un long pan de sa robe fleurie.

Les bruisantes faux vibrant à l'unisson
Ouvrent dans l'herbe mûre une large tranchée ;
Deux robustes faneurs, là-bas, fille et garçon,
Retournent au soleil l'odorante jonchée.

Leurs yeux brillent, l'amour sur le même écheveau
A mêlé les fils d'or de leur double jeunesse,
Et le voluptueux parfum du foin nouveau
A leur naissant désir ajoute son ivresse...

Comme eux, j'éprouve aussi ton mol enivrement,
Fenaïson !... Je revois la saison bienheureuse
Où j'allais par les prés, cherchant naïvement
La fleur qui donne au foin son haleine amoureuse.

Et les herbes tombant au rythme sourd des faux
M'apportent le parfum des lointaines années
Dont le Temps, ce faucheur marchant à pas égaux,
Eparpille après lui les floraisons fanées.

La vie est ainsi faite. Elle ondule à nos yeux
Comme une plantureuse et profonde prairie
Dont un magicien tendre et mystérieux
Varie à tout moment l'éclatante féerie.

Nous y courons ravis, oeuillant tout sans choisir,
Fauchant jusqu'aux boutons qui s'en rouvrent à peine ;
Mais l'éblouissement nous ôte le loisir
De savourer les fleurs dont notre main est pleine.

Nos merveilleux bouquets doivent comme le foin
Se faner pour avoir le plus suave arôme ;
C'est quand l'enchantement d'avril est déjà loin
Que son souvenir nous suit et nous embaume.

Le présent est pour nous un jardin défendu
Et nous n'entrons jamais dans la terre promise ;
Mais l'éternel regret de ce bonheur perdu
Donne à nos souvenirs une senteur exquise...

Peut-être est-ce un regret de leur brève splendeur
Qui donne aux foins coupés ces subtiles haleines ?...
Toutes les fleurs des prés s'y mêlent comme un chœur :
Sauges et mélilots, flouves et marjolines.

Leur musique voilée a des philtres pour tous :
Elle fait soupirer les pensives aïeules
Assises sous l'auvent, le front dans les genoux,
Et les bruns amoureux couchés au pied des meules.

La nuit, avec le chant des sources dans les bois,
Quand ce concert d'odeurs monte au ciel pacifique,
Vers le bleu paradis des saisons d'autrefois
Le cœur charmé fait un retour mélancolique.

Dans ce passé limpide il croit se rajeunir,
Il y plonge, il y goûte une paix endormante,
Mollement enfoncé dans le doux souvenir
Comme en un tas de foin vert et sentant la menthe.

Puissé-je pour mourir avoir un lit pareil,
Et que ce soit au temps des fenaïsons joyeuses.
Quand les grands chars pleins d'herbe, au coucher du soleil,
Ramèneront des prés la troupe des faneuses !

Au soir tombant, leurs voix fraîches éveilleront
L'écho des jours lointains dormant dans ma mémoire,
Je verrai s'allumer les astres sur mon front
Comme des lampes d'or au fond d'un oratoire ;

Et lorsque peu à peu les funèbres pavots
Sur mes yeux lourds seront tombés comme des voiles,
Mon dernier souffle avec l'odeur des foins nouveaux
S'en ira lentement vers le ciel plein d'étoiles.

ANDRÉ THEURIET.

Quand un immense chapeau vous cache, au théâtre, la vue de la scène, soyez sûr qu'il y a une femme au fond.

Carnet d'un philosophe.
Un proverbe a dit : " On peut ce que l'on veut."
Ma formule, à moi, serait plutôt : " On veut toujours ce que l'on ne peut pas."